

Chapitre 1

Berthine

Enfin, j'y suis !

Je tourne sur moi-même, sourire aux lèvres, bras écartés, tête penchée en arrière. Je ferme les yeux et inspire profondément.

La liberté... oui, c'est bien une impression de liberté que je ressens à cet instant précis.

Je n'éprouve que rarement ce sentiment, et je le savoure. Je me détends pour m'en imprégner. Je le laisse s'insinuer lentement dans mes veines, gonfler mes poumons, me réchauffer le cœur. Alors que la puissance de l'émotion m'incite à garder les paupières fermées, je me force à les ouvrir pour contempler mon nouvel environnement. Je souhaite en enregistrer chaque détail : les couleurs, la chaleur sur ma peau, le bruissement des feuilles au-dessus de moi, le chant d'une grive des bois, le bourdonnement d'une abeille, les odeurs...

Un insecte bleu attire mon attention sur ma gauche. Je tourne légèrement la tête... Une libellule ! *L'aeshna canadenis*, si je ne me trompe. Avant le départ, j'ai fait un tour sur Internet, histoire de me renseigner sur la faune et la

flore des lieux. Mon intérêt pour la nature ne s'est développé que très récemment, et j'ai beaucoup à apprendre...

Je sors mon portable pour la photographier. C'est le petit signe que j'attendais. Tout va bien se passer ! J'ai eu raison d'opter pour cet endroit malgré le scepticisme général que j'ai affronté depuis que j'ai obtenu ce job pour les deux mois d'été. J'entends encore Romain pouffer en parcourant le dépliant que je lui avais fièrement tendu. « C'est une blague ? Enfin, Berthine, tu n'es pas sérieuse ? Une citadine dans l'âme comme toi... Que vas-tu faire, perdue au milieu des bois ? Tu n'as pas campé une seule fois dans ta vie... Non, mais attends, tu as vu ça ? Il n'y a pas de réseau ! Pas de télé ! Pas d'air conditionné ! Pas de voiture ! Je ne te donne pas trois jours pour lâcher l'affaire ! » Il sait pourtant que je n'abandonne jamais. Même si c'est compliqué.

C'est pourquoi, maintenant que j'y suis, je compte bien y rester, quoi qu'il advienne. Je sens au fond de moi que je vais adorer cette expérience et mon nouveau cadre de vie.

Satisfaite de ce premier contact avec la nature, la vraie, je prends une grande inspiration. Je suis prête à découvrir Bow River Camp. J'ai encore un petit kilomètre à parcourir à pied sur le chemin caillouteux qui sépare le camp du parking sur lequel le bus m'a déposée voici dix minutes. J'aurais pu avertir Suzy, la gérante, de mon arrivée, mais j'ai préféré marcher et m'imprégner de l'atmosphère sans personne autour de moi. J'ajuste les bretelles de mon sac à dos et reprends ma route d'un pas enthousiaste.

Perdue dans ma contemplation, je ne vois pas l'attaque arriver ! En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un escadron de moustiques m'encercle et m'agresse sans sommation ! Entre deux piqûres, je bats des mains pour les chasser, tente de les semer en courant en zigzag. J'envisage

même de plonger dans les herbes hautes qui longent le chemin, avant de me raviser. À la place, dans un réflexe de survie insoupçonné, je m’empare de mon spray anti-bêtes-féroces-qui-fontbzz, un spray bien chimique, dont je vaporise mes assaillants. Ils déguerpissent illico.

Je ne demande pas mon reste et prends mes jambes à mon cou pour les distancer. Après deux cents mètres d’une course effrénée (je viens sans doute de battre mon propre record sur cette distance), je m’autorise à jeter un coup d’œil par-dessus mon épaule : disparus.

Pliée en deux, les mains sur les genoux, je tente de reprendre mon souffle. Maudites femelles moustiques (ça aussi, je l’ai lu sur le Net), avides de globules rouges pour nourrir leurs petits et incapables de solidarité féminine envers ma pauvre personne ! Le sang masculin contient plus de protéines pourtant... C’est bien connu. Elle est loin, à présent, mon humeur poétique, tiens !

— Tout va bien ?

Je me redresse brusquement et me retrouve nez à nez avec une fille de douze ou treize ans. Elle est à vélo, une casquette vissée sur la tête.

— Oui... pourquoi ? parviens-je à articuler entre deux respirations saccadées.

— Je t’ai vue courir comme si tu avais un ours à tes trousses.

Ses yeux pétillants expriment tout son amusement.

— Un ours ? Euh non. Pourquoi ? Il y a des ours dans le coin ?

— Ben ouais, plein. Tu as ton spray au poivre ? Cela dit, tu as plus de chances d’en croiser en rando que sur la route du camp.

Je grommelle.